



JEUNE MÈRE

*Il est, au fond du parc, une retraite ombreuse
Où les rayons du jour pénètrent adoucis.
— Vous souriez, Madame, et vous êtes heureuse,
Et loin de votre front s'envolent les soucis...*

*Sous l'abri calme et frais, la frondaison nouvelle
Jette aux souffles errants de suaves senteurs...
— O quel amour profond votre regard révèle
Au chérubin bercé dans vos bras protecteurs !*

*Oui, pour vous tout se perd en sa tant douce étreinte,
Où contre tout danger votre main le défend ;
Votre cœur maternel ne connaît pas la crainte,
Car l'univers n'est plus qu'un être : votre enfant !*

*J'abjure, en vous voyant, le scepticisme immonde,
Et l'ironie amère, et le rire moqueur...
— Il n'est rien de plus beau ni de plus noble au monde
Qu'une mère pressant son enfant sur son cœur.*

ARMOR.

NOS GRAVURES

LA FÊTE NATIONALE

La partie Est de Montréal, paroisses Sainte-Brigide, Saint-Vincent de Paul et Sacré-Cœur, a célébré, dimanche le 21 juin dernier, avec grande pompe, notre fête patronale. La procession faite à cette occasion a été particulièrement superbe, comme en donnent une excellente idée les quelques illustrations que nous en donnons aujourd'hui.

Dimanche le 28, la partie Ouest de Montréal, paroisses Saint-Joseph, Saint-Henri et Saint-Charles, célébraient à leur tour, en toute solennité, la fête nationale Saint-Jean-Baptiste.

Les traditions patriotiques du Canada-français ne meurent pas.

FÊTES DE RUSSIE

Nous complétons aujourd'hui la série d'illustrations que nous avons commencé à donner sur les fêtes du couronnement du tsar Nicolas de Russie. Cette fois, nous illustrons les scènes affreuses de ces agapes gratuites, servies par les soins de l'empereur, aux sujets russes, pour fêter la solennité du couronnement. On se rappelle que le nombre des affamés était si grand, parmi les cinq cent mille personnes qui prirent part à ce festin gratuit, que les derniers rangs bousculant les premiers, afin d'être plus tôt servis, il y eut trois mille personnes d'écrasées à mort et une infinité d'autres grièvement blessées.

LE PETIT MAÎTRE

I

Devant la maison aux persiennes closes, le pauvre chien poussait des hurlements plaintifs.

Des voisins apitoyés le caressaient en passant, lui adressaient même des paroles de consolation ; mais il restait insensible à tout, ne quittant pas des yeux la porte par laquelle rentrerait peut-être son petit maître.

Hélas ! pauvre Fidèle ! on l'a enterré ce matin, ton petit maître, et tu n'entendras plus sa voix qu'il faisait si caressante pour te parler, tu ne le suivras plus dans ses courses à travers le jardin, tu ne le porteras plus sur ton dos !

Tout cela est bien fini.

Mais ne le regrette pas, va, le pauvre enfant sacrifié qui n'avait d'autre ami que toi. Il est mieux là où il repose, près de sa mère, que dans la maison de son père, où il vivait en étranger. L'avenir était si triste pour lui qu'il a bien fait de s'en aller, pour ne pas souffrir plus longtemps.

Les enfants qui n'ont plus de mère sont des êtres égarés sur la terre : mieux vaut pour eux la quitter !

Car nul ne le regrette, le chérubin aux grands yeux langoureux, aux longues boucles soyeuses ; nul ne le pleure ; personne ne songera à parer de fleurs la petite tombe où tu l'as vu descendre ce matin, et qui n'aura d'autre visiteur que toi.

Petit Paul avait quatre ans lorsque son père, fatigué de quelques mois de veuvage, songea à se remarier ; mais il n'avait pas oublié, lui, le pauvre orphelin, et il réclamait souvent sa mère...

— Elle reviendra bientôt, ta maman, lui disait son père ; sois sage, et elle entrera comme autrefois, dans ta chambre, pour t'embrasser avant ton sommeil.

Et un soir, en effet, il vint, tenant par la main une toute jeune femme vêtue d'une si jolie robe rose que petit Paul en fut d'abord ébloui.

— Embrasse ta maman ! lui dit son père à voix basse, en se penchant sur lui ; mets-lui tes petits bras autour du cou, et dis-lui que tu l'aimes toujours de tout ton cœur.

L'enfant s'était dressé sur son lit pour se jeter dans les bras de sa mère ; mais il se renversa brusquement en arrière, et retombant sur son oreiller, avec des sanglots dans la voix :

— Non, père, ce n'est pas maman !

Déjà peu disposée en faveur de l'enfant, la jeune Mme Damerval se tourna vers son mari :

— Vous voyez bien que votre fils ne m'aimera jamais ! dit-elle.

Et s'adressant alors à l'enfant, qui pleurait toujours :

— Tu as raison, petit : je ne suis pas ta mère ; ta mère est partie pour toujours, tu ne la reverras jamais !

Et sur ces cruelles paroles, elle quitta la chambre.

Le père n'avait rien dit.

Entre la femme et le fils, son cœur n'avait pas balancé un instant : il avait choisi la femme qui le tenait sous le charme de ses vingt ans. Son enfant ne comptait plus : il le rayait de sa vie sans regret. Il se détachait de ce pauvre petit être qui aurait pu rappeler un passé si vite oublié.

— Je te défends, lui dit-il le lendemain, je te défends de parler jamais de ta mère devant moi, et surtout devant...

Il n'acheva pas, ne trouvant aucun mot pour nommer à l'enfant celle qui n'était pour lui qu'une étrangère.

Mais petit Paul avait compris, si bien compris, qu'il laissa retomber tristement ses bras suppliants tendus vers son père, et qu'il se sauva en pleurant dans un coin du jardin.

C'est là que Fidèle vint le trouver. Le bon chien lécha doucement les mains du pauvre abandonné. Tous deux devinrent dès lors inséparables, et l'enfant se reprit à sourire à la vie.

III

Un fils venait de naître à M. Damerval.

Timidement, petit Paul demanda à voir le bébé. On le repoussa brusquement. La nourrice, qui le lui avait laissé embrasser en cachette, fut vertement tancée.

Il fut relégué plus sévèrement que jamais avec les domestiques, et on parla sérieusement de le mettre en pension pour s'en débarrasser.

Mais qu'importe à l'enfant ce qu'on fera de lui ! Pourvu que Fidèle le suive, on peut le renvoyer bien loin ! Quant à le séparer de son chien, jamais !

— Dis, Catherine, est-ce que c'est permis qu'on emporte son chien à la pension !

Catherine n'est pas méchante ; elle ne maltraite jamais l'enfant ; au contraire, elle le plaint sincèrement. Elle ne voudrait pas lui faire de la peine. Mais il faut bien lui dire la vérité.

— Non, ce n'est pas permis, dit-elle.

— Alors, je n'irai pas !

— Vous serez bien forcé d'obéir, mon pauvre mignon ; on ne résiste pas à ses parents.

— Je n'irai pas, je n'irai pas ! murmurait petit Paul en pleurant dans son lit ; je ne veux pas quitter Fidèle !

Et, toute la nuit, il rêva qu'on le séparait de son ami.

Le lendemain, il s'éveilla avec la fièvre.

Le médecin, appelé dans la journée par les domestiques, en l'absence de leurs maîtres, secoua la tête d'un air soucieux ; tout en tenant dans les siennes les